

bares de ce temps : c'est ce que Flandrin a fait. Dans le fonds de son abside, il a assis un Christ gigantesque à l'imitation de ceux de Pise et de quelques églises de Sicile. A ses pieds et dans une dimension beaucoup plus petite, il a placé à genoux les deux personnifications extrêmes de la condition sociale, le monarque et l'esclave ; ce contraste fait vivement ressortir les proportions imposantes du Christ. Les parois du chœur sont ornées d'anges d'une tournure magistrale : ils tiennent des couronnes et font retentir les trompettes du jugement. Il a encore décoré les absides de deux chapelles. Dans l'une, le Christ présente le diadème à sa mère ; ce groupe est empreint de noblesse et de grâce ; on voit dans l'autre, saint Paul ravi au Ciel : l'apôtre s'élève sans effort, et l'expression extatique de son visage atteint comme tout naturellement le sublime.

Sur les murs latéraux des petites absides défilent des processions de Vierges et de Martyrs. Les premières, tenant à la main des lampes allumées, vont au-devant de l'époux céleste ; ces apparitions angéliques plutôt qu'humaines, d'une expression naïve et suave, sont ajustées avec un goût digne des plus pures statues antiques. Les martyrs portent des palmes, ils se font remarquer par leur attitude grave et leur profond sentiment religieux.

Par ces compositions, Flandrin semblait s'être préparé aux grandes frises de Saint-Vincent de Paul, et avoir préludé à cette magnifique marche vers le ciel de toute la phalange des saints de l'Eglise catholique.

C'est dans cette œuvre, commencée en 1861, que le peintre a développé toute la puissance de son talent. L'emplacement exigeait des sujets se déroulant sur toute la longueur de la frise qui court à droite et à gauche de la nef. Cette forme de composition lui a inspiré d'imiter, dans un sens chrétien, les Panathénées de Phidias, et de baptiser en quelque sorte